

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Éloge de l'été

Jean-Guy Pilon

Volume 8, numéro 4 (46), juillet-août 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30074ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pilon, J.-G. (1966). Éloge de l'été. *Liberté*, 8(4), 113–114.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1966

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

éloge

éloge de l'été

Je l'ai souvent dit : j'aime Montréal sans manières et sans nuances, j'aime l'été à Montréal, peut-être parce qu'il y a un vieux fond ou un relent de Méditerranée dans le mauvais nordique que je suis, et qu'en conséquence l'été me fait plaisir, ne me pèse jamais et constitue un peu mon milieu, mais aussi parce que Montréal, l'été, possède tous les avantages de la grande ville et de la verdoyante campagne sans en comporter un seul des inconvénients.

Dès la fin de juin, la ville se vide de ses enfants, de ses bonnes et de ses chiens. La verdure et les fleurs prennent toute la place. Les voitures sont plus rares; les bicyclettes, les cris et les bruits aussi. Les soirées sont bonnes, très douces après les journées chaudes. On peut rester à somnoler ou compter les étoiles jusqu'au milieu de la nuit. Dans ces nuits d'été, à Montréal, il y a une sorte de magie ou de paix magique que je ne parviens pas encore à saisir après tant d'années. Ou c'est peut-être alors le mystère profond des grandes villes dont on ne peut pas toujours parler avec logique, mais qu'il faut aimer de tous ses sens alertés, avec un cœur irraisonnable.

Pendant ce temps de paix, de silence souvent, de rêve beaucoup, des milliers de citadins qui croient encore aux vertus reposantes de la campagne, s'évertuent à chasser les moustiques, entassés les uns sur les autres, parqués dans de petits lots, y menant une vie de défricheurs, à proximité d'un lac où ils ne peuvent pas toujours entrer car les amateurs de ski aquatique, en plus du bruit d'enfer qu'ils y répandent, sèment la terreur dans les rangs des baigneurs.

Dans cette ville qui se fait belle, il y a autre chose qui compte surtout : une présence plus immédiatement perceptible, cette voix qui franchit les espaces de la nuit et qui dit, en tendresse, des mots qui donnent à vivre. Il y a cette chaleur bénéfique pour le seigneur-corps et qui creuse les pores et souligne les plis si beaux de ce visage aimé, ruisselant de chaleur et de joie.

J'aime que dans ce monde limité où la haine et la mort sont toujours prêtes à paraître, où l'amour n'a pas toujours la même grandeur, il soit possible d'opérer pour soi, au coeur de son coeur, d'attendrissantes et inattendues synthèses et que rêves et mémoire, vie, désirs et plénitude, ne portent plus qu'un seul nom. Un nom qui est présent et unité. Qui commande le silence.

Avec toujours cette crainte qui broie le coeur et fait si mal, cette peur affreuse d'un écart, d'une inattention, ce soir encore, et jusqu'au milieu de la nuit, j'irai sous les étoiles, respirer cette paix verte de l'air, en attendant cette voix qui deviendra coeur battant du monde.

JEAN-GUY PILON